



**Alfred Jarry**  
**Œuvres complètes**

II

ÉDITION ÉTABLIE PAR HENRI BORDILLON  
AVEC LA COLLABORATION  
DE PATRICK BESNIER ET BERNARD LE DOZE

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



ALFRED JARRY

*Œuvres  
complètes*

II

ÉDITION ÉTABLIE PAR HENRI BORDILLON  
AVEC LA COLLABORATION  
DE PATRICK BESNIER ET BERNARD LE DOZE

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

*© Éditions Gallimard, 1987  
pour l'ensemble de l'appareil critique,  
et pour les textes d'A. Jarry  
publiés pour la première fois  
dans le présent volume.*



LA BALLADE  
DU VIEUX MARIN<sup>a</sup>

*en sept parties,  
d'après Samuel Taylor Coleridge.*



*John Jay*

*Facile credo, plures esse Naturas invisibiles quam visibiles in rerum universitate. Sed horum omnium familiam quis nobis enarrabit? et gradus et cognationes et discrimina et singulorum munera? Quid agunt? Quae loca habitant? Harum rerum notitiam semper ambivit ingenium humanum, nunquam attigit. Juvat, interea, non diffiteor, quandoque in animo, tanquam in tabula, majoris et melioris mundi imaginem contemplari : ne mens assuefacta hodiernae vitae minutiis se contrahat nimis, et tota subsidat in pusillas cogitationes. Sed veritati interea invigilandum est, modusque servandus, ut certa ab incertis, diem a nocte, distinguamus<sup>1</sup>.*

T. BURNET<sup>a2</sup>,  
Archaeol. Phil., p. 68.

## PREMIÈRE PARTIE<sup>b</sup>

*Un vieux Marin  
rencontre  
trois jeunes gens  
en habit de  
priés de noce,  
et retient  
l'un deux.*

Un vieux marin... Des trois il arrête un<sup>c</sup>.  
« Par ton œil brillant et ta longue barbe grise,  
Importun,  
À m'arrêter qui t'autorise

Quand les portes du Marié s'ouvrent<sup>d</sup>? Je  
suis  
Son parent. La noce est prête et ses joyeux  
bruits :  
Écoute! »

*La Ballade du vieux marin*

Son bras parcheminé tient<sup>a</sup> le jeune homme  
sur la route

Il dit : « Il y avait un vaisseau...

— Vite! Ôte ta main, drôle à barbe grise! »

La main tomba comme un fétu se brise.

*Le Garçon de Noce  
est sous le charme  
de l'œil  
du vieux Marin,  
et contraint d'ouïr  
son histoire.*

Mais sous l'œil brillant qui le paralyse,  
Le Garçon de Noce écoute, enfant au ber-  
ceau<sup>1</sup>

Il s'assied malgré lui sur une pierre  
Quand parle le vieil homme à la claire  
paupière<sup>2</sup> :

« Le vaisseau de cris est couvert,  
Le port<sup>b</sup> est ouvert.  
Nous quittons gaiement la colline,  
L'église qui s'illumine  
Et la tour du fanal de mousse vert<sup>3</sup>.

*Le Marin raconte  
comment le vaisseau  
fit voile au sud  
avec bon vent  
et beau temps,  
jusqu'à ce qu'il  
atteignit  
la ligne.*

Et le Soleil parut à notre gauche,  
S'éleva de la mer, brilla,  
À droite cilla  
Dans la mer comme le bras d'un qui fauche<sup>4</sup>.

Et chaque jour plus haut dans le ciel il  
bondit,  
Jusqu'à ce qu'il planât sur les mâts à midi. »  
Le Garçon de Noce se frappe la poitrine,  
Car il entend<sup>c</sup> les profonds sons  
Des bassons.

*Le Garçon de Noce  
entend  
la musique nuptiale,  
mais  
le Marin  
continue  
son histoire.*

La mariée entre en la salle, purpurine  
Comme une rose. Hochant  
La tête  
À la musique de la fête  
Les musiciens devant vont marchant,  
Devant l'épouse purpurine<sup>5</sup>.

Le Garçon de Noce se frappe la poitrine<sup>d</sup>,  
Mais il ne peut s'empêcher d'écouter  
Ce que le Marin à l'œil brillant va conter.

*Le vaisseau tiré  
par une tempête  
vers  
le pôle Sud.*

« Et bientôt s'éleva la tempête des grêles<sup>1</sup>,  
Vers le sud elle nous pourchassa de ses ailes

Sous elle le navire avec ses mâts courbés,  
Ses beauprés par la vague surplombés,  
Était comme un qui fuit des cris, des coups  
sans nombre  
Et dans sa fuite foule l'ombre  
De celui qui court après lui.  
Et c'est ainsi qu'au sud nous avons fui.

Quand subitement le froid nous enlace  
Et les blancs frimas;  
Des blocs<sup>a</sup> de glace  
Hauts comme les mâts...  
Leur foule rôde  
Vert émeraude.  
Déchiquetés en ailes d'oreillards  
Voici venir les groupes hagards des brouil-  
lards<sup>2</sup>.

*La terre de glace  
et de sons  
terrifiants  
où nulle chose  
vivante  
n'était  
visible.*

De chaque masse  
L'éclat grimace,  
Nulle figure d'homme ou d'animaux.  
Au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, la glace,  
La glace<sup>b</sup> marmonne des mots  
De malveillance,  
Tels les bruits qu'on entend dans une défail-  
lance.

*Jusqu'à ce  
qu'un grand  
oiseau de mer,  
appelé l'Albatros,  
vint  
à travers le brouillard  
de neige  
et fût reçu  
avec grande joie  
et hospitalité.*

Enfin un Albatros à travers les brouillards  
Passa vers les regards  
De nos pauvres âmes.  
Nous le saluâmes  
Comme une âme chrétienne, au nom de  
Dieu.  
Au lieu d'adieu<sup>3</sup>  
Nous lui donnâmes  
Des mets  
Comme il n'en eut jamais.  
Autour de nous rôda son vol lunaire<sup>4</sup>.  
La glace se fendit dans un bruit de tonnerre,

Avalanche de rocs.

Timonier, guide-nous<sup>1</sup> par à travers les blocs.

*Et voyez!  
l'Albatros se montre  
oiseau de bon augure  
et suit le vaisseau  
comme il retournait  
au nord  
à travers le brouillard  
et la glace flottante.*

Parmi la glace qui chavire<sup>2</sup>

Un bon vent du sud<sup>a</sup> pousse le navire.

Et l'Albatros suivant le vent,

Soit pour manger, soit pour jouer, dans notre empire,

Obéit à l'appel clair du marin rêvant<sup>3</sup>.

Durant neuf soirées

Par les nuits moirées

Au milieu des nuages surplombants

Il se percha sur les mâts ou sur les haubans

Comme sur une branche.

Toutes ces nuits, un clair de lune étincelant

À travers la vapeur très blanche

Luisait par le troublant panorama des blancs.

*Le vieux Marin  
inhospitalièrement  
tue  
le pieux oiseau  
de bon augure.*

— Vieux Marin, que Dieu te sauve

Du démon fauve<sup>4</sup>

Qui te tourmente de ses crocs!

Tu regardes comme un squelette<sup>5</sup>...

— C'est qu'avec mon arbalète

Je tuai l'Albatros.

## DEUXIÈME PARTIE

À droite le Soleil s'exhume;

Et sortant de la mer enveloppé de brume

Se couche à gauche dans la plume de l'écume.

Et derrière nous, comme de coutume<sup>b</sup>,

Soufflait au sud un bon vent.

Mais plus d'oiseau doux nous suivant

Pour manger ou pour jouer, comme avant,

Obéissant à l'appel clair du marin rêvant.

*Ses camarades  
jetent les hauts cris  
contre le vieux Marin  
qui a tué l'oiseau  
de bonne chance.*

L'action<sup>1</sup> que j'avais commise —  
(Ainsi l'équipage devise<sup>a</sup>) —  
Avait tué la brise<sup>b2</sup>!

*Mais quand le  
brouillard  
s'éclaircit, ils justifient  
le Marin, et à ce point  
qu'ils se font complices  
du crime.*

Ni sombre ni roux, mais comme le front de  
Dieu,  
Apparut à l'horizon le Soleil de feu.  
Alors tous font l'aveu  
Que j'avais chassé le brouillard hors du ciel  
bleu<sup>3</sup>.

*La belle brise continue;  
le vaisseau entre  
dans l'océan Pacifique  
et navigue au nord,  
jusqu'à ce qu'il  
atteigne la ligne.  
Le vaisseau a été  
soudainement surpris  
par le calme.*

Souffle, bon vent! blanche écume, vole<sup>4</sup>!  
Le sillage nous suit en banderole.  
Nous voguons premiers sur cette mer sans  
parole.

La brise tombe et les voiles du haut de l'air.  
Ô notre cœur amer!  
Parlons pour rompre le silence de la mer.  
Une parole!

Dans un ciel chaud et tout d'airain  
Plane le Soleil de sang souverain  
À midi sur les mâts, pas plus grand que la  
Lune.

Durant bien des jours, là sans brise aucune  
Nous restâmes figés sur la morne lagune  
Tel sur<sup>e</sup> une mer peinte un vaisseau peint.

*Et l'Albatros  
commence à  
être vengé.*

Partout de l'eau : sèches nos planches de  
sapin;  
Partout de l'eau : gosiers secs comme un  
escarpin<sup>a</sup>.

Putréfiée, ô Christ! qui l'aurait cru? la plaine  
aqueuse!  
Viscosités rampant et marchant sur<sup>e</sup> la mer  
visqueuse.

À tribord et bâbord  
Autour de nous, en cercle, en troupe  
Dansent la nuit des feux de mort<sup>f</sup>;

Et l'eau qui mord  
 Leur croupe  
 D'une huile de sorcière à tribord et bâbord  
 Est blanche, bleue et verte

*Un esprit les avait  
 suivis ; un des  
 invisibles habitants de  
 cette planète, ni âmes  
 parties, ni anges,  
 concernant lesquels les  
 doctes Juifs, Josèphe et le  
 Platonique  
 Constantinopolitain  
 Michel Psellus,  
 peuvent être consultés.  
 Ils sont très nombreux  
 et il n'y a pas de climat  
 ou d'élément sans un  
 d'eux ou plus.*

Or quelques-uns en rêve firent découverte  
 Sûre de l'esprit qui nous tourmentait.  
 Il hantait  
 La mer à neuf brasses profondes.  
 À neuf brasses dessous les ondes  
 Il nous avait suivis depuis  
 La région de brouillard et de neige.

Nos langues sèches comme un liège  
 Jusqu'à la racine. Et puis<sup>a</sup>  
 L'aridité de notre bouche  
 Que bouche  
 La suie, et nos<sup>b</sup> gosiers hagards<sup>1</sup> !

*Ses compagnons de  
 mer, dans leur mâle  
 détresse, auraient bien  
 voulu rejeter toute la  
 faute sur le vieux  
 Marin ; en signe de  
 quoi ils lui pendirent  
 l'oiseau de mer mort  
 autour du cou.*

Ah ! hélas ! quels méchants regards  
 Lancent jeunes et vieux à mon front qui  
 halète<sup>2</sup>,  
 À mon front fou !  
 Au lieu de mon arbalète  
 L'Albatros pend à mon cou.

### TROISIÈME PARTIE

Un temps bien pénible  
 Ainsi s'écoula. Gosiers desséchés,  
 Soif inextinguible,  
 Œil vitreux tels ceux des pendus branchés<sup>3</sup>.  
 Un temps bien pénible, un temps bien  
 pénible !  
 Ô la lassitude des yeux vitreux !...  
 Quelque chose au ciel du couchant ocreux<sup>c</sup>.

*Le vieux Marin  
 considère un signe au  
 loin, hors de l'élément.*

Une tache.  
 Ce n'est qu'un brouillard, que je sache,  
 La flottaison  
 À l'horizon

D'une écume de neige  
 Qui remue et remue et prend forme, que  
 sais-je?

Une tache, un brouillard, une forme, que  
 sais-je?

Cela toujours approchait, approchait;  
 Comme pour éviter un esprit d'eau caché,  
 Filait du câble ainsi que voile<sup>a</sup> manœuvrée<sup>1</sup>.

*Venu plus près, cela  
 lui semble être un  
 vaisseau, et à une chère  
 rançon il libère sa  
 parole des liens de la  
 soif.*

Lèvres et gosiers noirs de la soif endurée —  
 Cela toujours approchait, approchait —  
 Nous ne pouvions ni nous plaindre ni rire  
 Ni rien dire.

Je suçai le sang de mon bras mordu  
 Et m'écriai : " Voile ! Une voile ! "

*Un éclair  
 de joie.*

De mes compagnons au gosier plissé d'étoile,  
 Aux lèvres cuites, je fus entendu.

Miséricorde ! grimaçant de joie  
 Ils aspirèrent l'air comme une proie —  
 (Ouvrant

Leur bouche noire<sup>b</sup>) —

Et leur haleine comme un qui viendrait de  
 boire

*Et l'horreur suit. Car  
 cela peut-il être un  
 navire, qui s'avance  
 sans vent ni marée?*

Lors, vociférant :

" Regardez ! ce vaisseau ne court plus de bor-  
 dée<sup>c</sup> !

Notre misère ne sera pas secondée.

Je ne vois frémir

Nulle brise. Sur sa quille il semble dormir. "

Or la vague occidentale était toute en  
 flamme,

Le jour finissant.

Quand le Soleil toucha l'occidentale lame,

Cette forme entre nous et lui vint se plaçant.

*Cela ne lui semble que  
 le squelette d'un  
 vaisseau.*

Son disque large fut taché de barres noires  
 (Mère du Ciel<sup>d</sup>, ayez pitié de nos mémoires<sup>2</sup> !)  
 Et nous songeons

Voir resplendir les gloires  
De sa face à travers des grilles de donjons

Oh ! (pensai-je, et mon cœur palpité<sup>a</sup>),  
Oh ! comme ce navire approche vite vite !  
Sont-ce ses voiles, ces choses en mouvements  
De danse lente<sup>1</sup>  
Sur le Soleil comme des filaments  
De plante<sup>2</sup> ?

*Et ses côtes sont vues  
comme des barreaux  
sur la face du Soleil  
couchant.*

*La Femme-Spectre et  
La Mort sa compagne  
et rien autre sur le pont  
du vaisseau squelette.  
Pareil vaisseau, pareil  
équipage !*

Est-ce sa charpente<sup>3</sup>,  
Ces barres à travers lesquelles le Soleil  
Brille  
Comme à travers une grille ?  
Est-ce le seul éveil<sup>4</sup>  
De tout son équipage, cette femme ?  
Est-ce donc là ce qu'on nomme la Mort ?  
Près d'elle, et qui mord  
Le ciel comme le debout d'une rame<sup>5</sup>,  
Sa compagne est-ce encor la Mort ?

Ses regards sont hardis, sa bouche rouge.  
Dans le vent bouge<sup>6</sup>  
Sa chevelure jaune d'or,  
Et comme d'un lépreux luit sa peau blanche.  
C'était ce cauchemar dont l'avalanche  
Gèle et rendort<sup>7</sup>  
Le sang humain, *Vie-en-la-Mort*.

*La Mort et Vie-en-la-  
Mort ont joué aux dés  
l'équipage du navire,  
et elle (la dernière)  
gagne le vieux Marin.*

Et le vaisseau squelette au ras de notre bord  
Passa. Nous vîmes  
Les proximes escrimes<sup>8</sup>  
Du couple jouant aux dés.  
Et de Vie-en-la-Mort j'entendis clabaudés  
Ces mots : " Jeu fini, je gagne, je gagne<sup>9</sup> ! "   
Et ses trois sifflements stridents vers sa  
compagne.

Les coins  
Supérieurs du Soleil plongèrent dans l'onde ;  
Les étoiles, clairs points,  
Jaillirent du ciel de fronde<sup>9</sup> ;

*Pas de crépuscule dans  
les cours du Soleil.*

Et d'un bond vint la nuit sur le monde.  
La barque spectre s'éloigna sur l'onde  
Avec un murmure qu'on entendait des loins.

*Au Lever  
de la Lune,*

Écoutant, nous jetions sur l'eau des yeux  
obliques!

Et les craintes buvaient diaboliques  
À la coupe de mon cœur tout mon sang vital.

Étoiles ternes. Nuit épaisse. Le fanal  
Du Pilote montrait la pâleur de sa face.  
La rosée hors des voiles s'efface.

La Lune lève son Croissant à l'orient.  
À sa pointe, en bas, une étoile va brillant.

*L'un après  
l'autre,*

À ses clartés singulières, l'un après l'autre,  
(Sans prendre le temps de gémir ou  
souponner<sup>a</sup>)

Chacun de mes compagnons vautre  
Son corps d'angoisse, et vient virer  
Vers moi ses yeux qui me maudissent,  
Ses yeux d'engoulevants<sup>1</sup>.

*Ses compagnons  
tombent  
morts.*

Sans qu'ils gémissent,  
Quatre fois cinquante hommes vivants  
Comme des blocs inanimés que des bruits  
frôlent  
Sur le plancher tombèrent tour à tour.

*Mais Vie-en-la-Mort  
commence son œuvre  
sur le vieux Marin.*

Autour  
Leurs âmes s'envolent.  
Elles s'envolent  
Soit à l'heur, soit au malheur.  
Et leur  
Vaine âme, en passant près de moi sur ma  
sellette<sup>2</sup>,  
Frémit comme le sifflement d'une arbalète.

## QUATRIÈME PARTIE

*Le Garçon de Noce a  
peur qu'un Esprit lui  
parle;*

— J'ai peur de toi, vieux Marin!  
J'ai peur de ta main  
Décharnée  
D'araignée<sup>3</sup>;

Marin long, maigre et brun ainsi que la  
traînée  
Du sable de mer quand se retire le flot.

*Mais le vieux Marin  
l'assure de sa vie  
corporelle, et continue à  
raconter son horrible  
pénitence.*

J'ai peur de toi, vieux Matelot,  
De ton œil d'un brillant de lune<sup>1</sup>,  
De ta main décharnée et brune.  
— Garçon de Noce, ne crains :  
Ce corps ne fut point joint aux corps morts  
des marins.  
Que toute peur soit bannie.  
Seul, seul, je restai debout sur l'essaim  
Des vagues de la vaste mer ternie ;  
Et pas un saint  
N'eût pris pitié de ma pauvre âme à l'agonie.

*Il méprise  
les créatures  
du calme...*

Tant d'hommes, tant d'hommes si beaux<sup>a</sup> !  
Ils gisaient là, comme dans leurs tombeaux ;  
Des viscosités (ET MOI) sont<sup>b</sup> sur eux comme  
corbeaux<sup>2</sup>.

*Et envie qu'elles  
vivent, et que tant  
gisent morts.*

Je regardai la mer putride ;  
Je regardai le pont aride  
Et putréfié sur ses planches de corps morts.

Et le ciel... Avant ma prière de remords,  
Avant ma prière  
Un murmure méchant desséchait mon cœur  
en poussière.

Je fermai la paupière ;  
Sous elle la boule de mes yeux fous  
Battait ainsi qu'en l'artère le pouls<sup>c</sup>.  
Le ciel, la mer, les morts pesaient sur mes  
yeux fous<sup>3</sup>.

*Mais la malédiction vit  
pour lui dans l'œil des  
hommes morts.*

De chaque cadavre roide  
Par les espaces par les corps interrompus  
Ruisselait la sueur froide  
Quoiqu'ils ne fussent ni puants ni cor-  
rompus.  
Chaque mort garde  
Son regard sur moi dans sa prunelle  
hagarde<sup>4</sup>.

Si l'orphelin qui maudit  
 Pourrait chasser du ciel<sup>a</sup> même un esprit,  
 Qu'est-ce donc que la malédiction qui luit  
 Dans l'œil d'un cadavre<sup>1</sup> ?  
 Sept jours et sept nuits, sans pouvoir mourir,  
 leur regard me navre.

*Dans sa solitude et sa  
 fixité il s'émeut vers la  
 Lune voyageante, et les  
 étoiles qui,  
 tranquilles,  
 séjournent, et toutefois,  
 tranquilles,  
 s'avancent; et partout  
 le ciel bleu leur  
 appartient, et est leur  
 repos désigné et leur  
 pays natal, et leurs  
 propres naturelles  
 demeures, où elles  
 entrent, non annoncées,  
 comme des seigneurs  
 qui sont certainement  
 attendus, et pourtant il  
 y a une silencieuse joie  
 à leur arrivée.*

Mobile vers les zéniths  
 Cependant nous suit la Lune fidèle.  
 Elle monte avec ses doux regards infinis<sup>2</sup>,  
 Une étoile ou deux près d'elle.  
 Elle monte avec ses doux regards infinis.

Ses rayons se jouaient sur la mer sans  
 haleine :  
 Une blanche gelée épandue en la plaine.  
 Mais au milieu de l'ombre du vaisseau  
 Comme au fond noir d'un seau<sup>3</sup>  
 L'onde ensorcelée et calme et rouge et qui  
 brûle.

*À la lueur de la Lune  
 il considère les  
 créatures de Dieu du  
 grand calme.*

Hors du reflet je vis des serpents d'eau.  
 Leur corps ondule  
 Dans de blanches clartés.  
 Ils haussent leurs chefs crêtés<sup>4</sup>  
 De nombreuses et blanches étincelles.

*Leur beauté  
 et leur bonheur.*

Dans l'ombre du vaisseau, que leurs robes  
 sont belles,  
 Vert lustré, bleu, couleur de velours noir.  
 Ils louvoient, et leur trace est un éclair le  
 soir.

*Il les bénit  
 dans son cœur.*

Heureuses choses vivantes<sup>5</sup>  
 Je les bénis involontairement.  
 Mon patron eut miséricorde à ce moment<sup>6</sup> ;  
 Je les bénis involontairement  
 De mes lèvres mourantes<sup>7</sup>.

*Le charme commence à  
 se rompre.*

Et ma prière put monter dans l'air.  
 L'Albatros de mon cou lâcha son lien de fer  
 Et l'oiseau s'enfonça comme un plomb dans  
 la mer.

## CINQUIÈME PARTIE

Ô sommeil! chose douce et chérie  
 D'un pôle à l'autre! Vierge Marie,  
 Je vous bénis  
 De verser en mon cœur les sommeils infinis.

*Par la grâce de la Mère  
 céleste, le vieux Marin  
 est rafraîchi par la  
 pluie.*

Les seaux<sup>1</sup> sur le pont si longtemps vides  
 En songe, se remplissaient<sup>a</sup> avides.  
 Éveillé, je vis pleuvoir les cieus livides.

Lèvres moites! gosier frais! vêtements  
 humides!  
 Il pleuvait.  
 Certes en rêve j'avais bu, ma peau buvait<sup>2</sup>.

Je remue, et mon corps s'envole  
 Vers le Soleil.

J'ai donc perdu la vie en mon sommeil.  
 Je flotte vers le ciel en banderole<sup>3</sup>,  
 Esprit céleste.

*Il entend des sons et  
 voit des spectacles et  
 agitations étranges  
 dans le ciel et  
 l'élément.*

Et j'entendis mugir un vent  
 Sans nous atteindre nous suivant,  
 Dont le bruit frôle  
 En arpège savant  
 De ses doigts rêches<sup>4</sup>  
 Les amincissements de nos voiles si sèches.

L'air supérieur vit, et mille pavillons  
 De flammes y brillent en tourbillons.  
 Ils courent en cadence  
 Et çà et là, et çà et là.  
 Voilà  
 Qu'entre chacun d'eux une pâle étoile danse.

Et le vent qui venait mugit toujours plus  
 près  
 Des voiles soupirant tels les joncs des marais.

Il tomba de la pluie alors en grains serrés  
D'un nuage tout noir avec la Lune auprès.

L'épais nuage noir ouvre  
Un coin que la Lune couvre.  
Et comme d'un rocher que l'on voit sur-  
plomber  
Jaillit la chute de l'onde,  
Voici tomber  
La rivière de feu large, large et profonde  
Des clairs  
Éclairs<sup>a</sup>.

*Les corps de l'équipage  
du navire sont animés,  
et le navire s'ébranle en  
avant.*

Et comme un qui n'ose ce qu'il désire<sup>1</sup>,  
Le vent n'avait pas touché le navire.  
Aux feux des éclairs heurtés,  
Sans brise<sup>b</sup> aucune,  
Aux clartés  
De la Lune  
Les hommes morts  
Gémirent.

Sous les rayons lunaires qui se mirent,  
Leurs corps  
S'agitèrent, chacun se lève  
Sans parler ni bouger les yeux.  
C'eût été bien étrange, même en rêve,  
De voir des morts se dresser vers les cieux.

Le Pilote  
Se met au gouvernail  
Et nous marchons sans qu'aucun vent souf-  
flote.  
Et les marins vont au travail  
Par les agrès, comme<sup>c</sup> ils avaient coutume,  
Sous la brume,  
Au travail<sup>a</sup>.  
Chacun d'eux lève, courbe, incline  
Ses membres comme une machine;  
Équipage événement d'une œuvre assassine<sup>2</sup>.

Mon neveu près de moi, son genou près du  
mien,  
Tirions le même cordage; il ne me dit rien.

## LE SURMÂLE

<i>Notice</i>	769
<i>Appendice : Le Surmâle au théâtre</i>	775
<i>Note sur le texte</i>	776
<i>Notes et variantes</i>	777

## LA CHANDELLE VERTE

<i>Notice</i>	788
<i>Note sur le texte</i>	804
<i>Annexe</i>	806
<i>Notes et variantes</i>	812

## POÈMES

<i>Notice</i>	930
<i>Note sur le texte</i>	930
<i>Notes et variantes</i>	931

## L'OBJET AIMÉ

<i>Notice</i>	934
<i>Note sur le texte</i>	935
<i>Notes et variantes</i>	937

## TEXTES CRITIQUES ET DIVERS

<i>Notice</i>	940
<i>Note sur le texte</i>	943
<i>Notes et variantes</i>	944

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

LA BALLADE DU VIEUX MARIN

LES SILÈNES

LÉDA

MESSALINE

OLALLA

LE SURMÂLE

LA CHANDELLE VERTE

POÈMES

L'OBJET AIMÉ

TEXTES CRITIQUES ET DIVERS

*Préface par Henri Bordillon*

*Notices, notes et variantes*